

## **CROQUE LA VIE À PLEINES DENTS**

### **EN TENANT COMPTE DE TON CRÉATEUR**

#### **(ECCLÉSIASTE 11.9-12.7)**

L'Écclésiaste a commencé son discours en affirmant que tout, tout dans ce monde, est dérisoire, décevant ; aussi, tout est fugace, rien ne dure. Dans la suite, il l'a montré pour les réalisations humaines, pour les biens humains, pour les attaches humaines en ce monde, pour les personnes auxquelles on est attaché. Cela est la conséquence du péché. Tout au long du discours cependant, comme je l'analyse, il a terminé les diverses sections par un appel à jouir des bonnes choses que la vie apporte. Car la vie apporte aussi des bonnes choses. Elles sont un don de Dieu et nous sommes appelés à les recevoir, à en jouir, comme des dons de Dieu, au sein de notre existence qui a ses aspects pénibles, difficiles à vivre. Il a aussi invité à l'action, à entreprendre des choses bonnes et utiles, à ne pas gaspiller son temps donc, mais en tenant compte de ses limites : tout ce que ta main trouve à faire, fais-le, avec la force que tu as. Et à ne pas se tuer à la tâche mais à savoir tenir une main pleine de labeur et une main pleine de repos. Entreprendre diverses actions, c'était en partie le thème de la section qui précède notre texte : 11.6. Elle aussi se termine par une invitation à profiter de ce que la vie apporte de bon : 11.7-8.

Nous abordons maintenant la dernière section du discours, constituée du texte que nous allons méditer ce matin. L'interpellation du verset 9, jeune homme, indique que c'est une nouvelle section qui commence. Dans la culture de l'époque, un jeune homme, c'était quelqu'un qui pouvait avoir jusqu'à quarante ans au moins. Dans sa première lettre à Timothée, Paul lui écrira : « que personne ne méprise ta jeunesse ». Or Timothée devait avoir près de quarante ans au moment où Paul lui écrit cela. Donc le jeune homme, c'est quelqu'un qui est dans la force de l'âge.

Les premiers versets de notre texte contiennent une nouvelle invitation à jouir du bon que la vie apporte : v. 9. Certains comprennent cela comme étant ironique. Donne toi du bon temps, fais toi plaisir, suis tes désirs et tu verras qu'un jour, Dieu te jugera pour cela, Dieu te condamnera. Et l'on comprend alors le début du chapitre 12 de la manière suivante : au lieu de te donner du bon temps et de faire ce qui te plaît, tiens plutôt compte de ton Créateur. Mais, tout au long du discours, il y a eu suffisamment d'invitations à profiter des bonnes choses de la vie et à les recevoir comme des dons de Dieu pour qu'on ne prenne pas ici l'invitation à se donner du bon temps comme étant ironique. L'Écclésiaste nous invite réellement à profiter de la vie et à nous donner du bon temps.

Ce qui pourrait surprendre par contre, c'est qu'ici, il commence la nouvelle section par cette exhortation. Dans tout ce qui précède, l'invitation à jouir du bon que la vie apporte intervenait à la fin des différentes sections. Mais la différence s'explique par le thème particulier de cette section. L'Écclésiaste va envisager la fin de vie, et le temps où les facultés baissent, s'amenuisent et où l'on a bien moins de possibilités de profiter des bonnes choses de la vie. Il oppose le temps de la jeunesse, le temps de la force de l'âge et le temps de la vieillesse. Son but est de nous dire qu'il faut profiter des bonnes choses de la vie tant qu'on en a la possibilité, car viendra un jour où cette possibilité va diminuer et finir par disparaître. L'ordre dans lequel il présente les choses suit l'ordre du cours de la vie : d'abord l'invitation pour le temps de la jeunesse, de la force de l'âge, puis la considération

du temps de la vieillesse et de la fin de la vie. Ainsi, notre texte est bâti sur une opposition entre la jeunesse et la vieillesse avec cette idée que la perspective de la vieillesse et de la fin de vie doit nous conduire à bien profiter de notre jeunesse. Cette opposition débute au verset 9 où apparaît le thème de la jeunesse et c'est une raison supplémentaire de penser qu'une nouvelle section débute ici. Notre texte commence donc par l'exhortation à profiter de la vie avant d'envisager le temps où il sera trop tard, où ce sera bien moins possible puis plus du tout.

Il vaut la peine de comparer les différentes invitation à jouir de la vie et des dons de Dieu, au fil de l'ensemble du livre. On peut noter une progression, une gradation : 2.24 cela apparaît comme un pis aller. 5.18 ; 8.15 ; 9.7-9 ; 11.7-8 : finalement, la vie est belle malgré tout. Puis dans notre texte, l'invitation acquiert une intensité particulière au regard de la perspective de la fin de vie.

Donc l'Ecclésiaste nous invite à nous réjouir, à nous donner de la joie, à nous donner du bon temps, à nous livrer à des activités qui donnent de la joie, à profiter de ce qui nous fait plaisir. *Que ton cœur se fasse du bien* : c'est peut-être une question d'état d'esprit. Le cœur est d'abord le siège de l'intelligence, et de la volonté, donc de l'état d'esprit, de nos dispositions intérieures, d'une manière de considérer la vie et les situations dans lesquelles on se trouve. Cela relève de la volonté.

*Marche sur les chemins...va vers ce que tu désires* : donc fais des choses qui te plaisent, fais-toi plaisir, donne-toi du bon temps. Cela peut consister à se livrer à des loisirs, à pratiquer un sport, à écouter de la musique, à profiter d'un bon repas en famille ou entre amis, à prendre des vacances, à faire du tourisme... *ce que tu désires* traduit une expression qui signifie plus exactement : *ce sur quoi tu portes ton regard*. Il s'agit donc d'abord de ce qui s'offre à notre vue, c'est-à-dire les possibilités qui s'offrent à nous. Porter les regards dessus, c'est aussi les désirer, mais il s'agit de désirer ce qui s'offre à nous, donc désirer des choses parmi les possibilités offertes, et non pas désirer l'impossible ou l'irréel. C'est dans le cadre de la réalité telle qu'elle est que nous pouvons trouver des possibilités de nous faire plaisir.

**11.10.** Voilà qui vient renforcer l'invitation à jouir du bon que la vie offre. L'Ecclésiaste nous recommande d'éviter ce qui peut causer du *chagrin*, du malheur d'ordre moral, psychique (littéralement « détourne de ton cœur »), et des *maux physiques* (littéralement : « tiens ton corps éloigné »). Certains malheurs sont inévitables, le Maître l'a assez dit précédemment. Il ne s'agit pas de faire comme si tout allait bien dans le meilleur des mondes. Il ne s'agit pas de se cacher la réalité. Au contraire, le livre est là pour nous appeler à la lucidité. Il ne s'agit pas de nier les causes de chagrin, de tristesse. Mais d'éviter les causes de tristesse que nous pouvons éviter. En se conduisant avec sagesse, on peut éviter certains malheurs, ceux qu'on s'attire par ses actes mauvais ou imprudents. Sans doute aussi l'Ecclésiaste veut nous encourager à ne pas nous laisser submerger, obnubiler, abattre, ou déprimer par tout ce que la vie a de négatif, de lamentable, de frustrant et de décevant, au point de ne plus être capables de jouir de ce qu'elle offre de bon. « Ne te livre pas à un esprit morose ou à un ascétisme de mauvais aloi » commente-t-on dans la *Bible Annotée*. Encore une fois, c'est une question d'état d'esprit qui fait s'attacher au positif, aux bienfaits de Dieu.

*Marche sur les chemins où tu voudras aller*, cela ne se limite pas aux loisirs, ou à ce qui nous donne du bon temps. Il peut s'agir aussi des entreprises dans lesquelles nous souhaitons nous lancer, des activités diverses auxquelles nous allons nous livrer dans le but d'atteindre certains objectifs, de réaliser des projets. Au chapitre 9, avec l'invitation à jouir des bonnes choses de la vie, l'Ecclésiaste avait aussi exhorté à entreprendre : 9.7-10. De

même en 11.6, juste avant l'invitation à jouir de la vie. Il s'agit donc aussi de se lancer dans des activités utiles, bonnes, profitables, tant qu'on en a les forces, les capacités, les moyens.

Autrement dit, l'Ecclésiaste nous invite à croquer la vie à pleines dents.

Une raison est donnée à ces exhortations : fin verset 10. La jeunesse est dérisoire, on peut comprendre fugace. Elle ne dure pas. C'est une des raisons qui la rend dérisoire, cause de frustration. Oui, il vient un temps où l'on peut bien moins jouir de la vie, où l'on a moins de plaisir, moins de capacités d'action et cela sera développé dans la suite. Il faut donc profiter du présent pour agir, pour entreprendre, pour profiter des bonnes choses de la vie en sachant qu'un jour, on en aura bien moins de possibilités. Alors que j'approche de la retraite, avec de nombreux projets, je sais que leur réalisation dépendra du degré de santé, des forces, et du temps de vie que le Seigneur m'accordera.

De plus, la jeunesse est dérisoire parce qu'elle ne permet pas d'échapper à bien des vicissitudes et des maux qui font partie de la condition humaine. Elle a aussi ses contraintes qui peuvent être pénibles. Et même si on est au mieux de ses capacités, on bute néanmoins sur des limites. On ne dispose pas de tout le temps que l'on souhaiterait. On n'est pas capable de faire tout ce que l'on souhaiterait. Le temps de la jeunesse a aussi ses sources de déception et de frustration. Alors il faut savoir apprécier cette période de la vie, profiter de ce qu'elle apporte de bon, en profiter aussi pour agir et entreprendre des choses utiles, bonnes, profitables, tout en étant conscient et en acceptant ses limites. C'est dans le cadre imposé par la réalité qu'il nous faut tirer parti de la période de la jeunesse, de la force de l'âge.

En outre, l'Ecclésiaste affirme : *Sache que pour tout cela Dieu te fera venir en jugement.* Il n'est pas ici en train de dire : Tu ne dois pas te faire plaisir, tu ne dois pas te donner du bon temps, tu ne dois pas te livrer à des activités que tu désires entreprendre, sinon Dieu te condamneras pour cela. La pensée est autre. L'Ecclésiaste recommande bel et bien de se faire plaisir, de profiter de tout ce qu'il y a de bon dans la vie au cours de sa jeunesse, mais en précisant qu'il ne faut pas le faire n'importe comment. Bien des plaisirs sont bons, légitimes, mais d'autres sont mauvais, coupables, nuisibles. C'est donc en tenant compte du fait que Dieu nous jugera pour la manière dont nous aurons joui de la vie que l'Ecclésiaste nous invite à nous donner du bon temps. Ce n'est pas le fait de prendre du plaisir qui est mauvais et qui nous attirera le jugement de Dieu, mais ce sont certains plaisirs.

Cela vaut aussi pour nos entreprises, pour les activités dans lesquelles nous nous lançons. Il y en a qui sont bonnes, utiles, légitimes, d'autres qui ne le sont pas. Il s'agit donc de nous livrer à des activités qui sont conformes à la volonté de Dieu telle qu'il l'a communiquée dans sa révélation. Le jugement de Dieu portera sur *tout cela*, sur toute la manière dont nous aurons vécu notre jeunesse.

Le jugement dont parle l'Ecclésiaste peut déjà se produire dans la vie présente – on paie souvent par la suite les fautes de sa jeunesse –, mais il pense certainement aussi à un jugement à la fin de l'histoire présente. Voir 12.13-14.

Il s'agit donc de nous faire plaisir et de nous livrer à des activités en recherchant en tout cela à être approuvé par Dieu. C'est bien ce que vise l'Ecclésiaste. Il le précise au verset 1a. Il indique là le cadre dans lequel nous devons tirer parti de la vie, notamment pendant notre jeunesse.

Le verbe utilisé est souvent traduit « souviens-toi », mais il a aussi le sens de considérer quelque chose pour agir en conséquence ou en fonction de cela, et donc de tenir compte concrètement de quelqu'un ou de quelque chose. C'est la référence au Créateur qui doit orienter et déterminer notre manière de vivre et tout ce que nous faisons. Tenir compte

de notre Créateur, c'est d'abord chercher à le connaître, c'est vivre notre vie avec lui, en lui accordant la place qui revient à Dieu, au seul vrai Dieu, c'est apprendre à connaître sa volonté en assimilant sa révélation, l'enseignement biblique, et c'est vivre dans la soumission à sa parole. C'est aussi nous engager dans diverses entreprises (cf. 9.10 ; 11.1-6) à son service.

La suite est structurée par trois occurrences du vocable *avant que*, qui fait passer à la considération de la vieillesse et de la fin de la vie.

*Avant que vienne* ne se rapporte pas seulement à *Tiens compte de ton Créateur*. Mais cela se rapporte à tout ce qui précède : *Réjouis-toi, Que ton cœur se fasse du bien, va vers ce que tu désires et tiens compte de ton Créateur, tout cela avant que t'adviennent*.

Tiens compte de ton Créateur avant que viennent les années dont tu te diras... : il est vrai qu'il est plus rare de voir une personne se convertir dans sa vieillesse, alors que les grands choix de vie appartiennent au passé, alors qu'on a établi sa manière de penser et de vivre, alors que l'on a moins d'énergie pour changer de manière de pensée et de vivre. Il reste possible de se convertir dans la vieillesse, mais c'est souvent plus difficile. Et si cela arrive, on va regretter la façon dont on aura mené le plus gros de sa vie. Il vaut donc mieux se tourner vers Dieu et se mettre à vivre sa vie avec lui et selon sa volonté au plus tôt. Et c'est un réel privilège que de pouvoir se tourner vers Dieu avant l'âge adulte ou au début de l'âge adulte, avant de prendre les grandes orientations de sa vie.

Mais c'est aussi l'exhortation à profiter de la vie, à jouir des bonnes choses, et à entreprendre des actions bonnes et utiles avant qu'adviennent...

Le temps de la vieillesse, disons le quatrième âge, est un temps où les capacités diminuent, ou il faut ralentir, accepter de ne plus pouvoir faire certaines choses, de ne plus pouvoir goûter à certaines choses.

Le premier *avant que* exprime cela de manière générale. *Les jours de malheur* se font bien plus nombreux dans la vieillesse, à cause de problèmes de santé et de la perte de certaines facultés ou capacités.

Le deuxième *avant que* (v. 2) introduit une énumération qui détaille la chose de façon poétique et délicate.

Selon une première interprétation, ces versets évoquent divers organes du corps humain. **2a** : La mention du *soleil* et de *la lumière* renvoie au verset 11.7 qui évoquait le bonheur de la vie. L'idée est certainement que la vie, la joie, le bonheur se ternissent. On dit : « après la pluie le beau temps », mais, dans la vieillesse, *nuages* et *pluie* reviennent plus souvent, sous forme de malheurs : ennuis, problèmes de santé, handicaps divers, sans espoir de guérison ; de plus, on assiste à la disparition de sa génération, parents et amis...

*Ceux qui gardent la maison se mettent à trembler* ; on peut comprendre : *ceux qui prennent soin*, ou : *ceux qui entretiennent la maison*. Ce sont alors les bras et les mains qui tremblent, avec pour conséquence que les gestes sont peu sûrs, deviennent lents et maladroits. « L'écriture perd sa précision, et d'enfiler une aiguille devient laborieux » écrit W. Lüthi (p. 124). *Les hommes forts se courbent* ou *fléchissent* : beaucoup y voient les jambes qui flageolent, mais on peut aussi penser au dos qui se voûte. *Les broyeuses cessent* parce qu'elles sont devenues trop peu nombreuses paraît une allusion à la perte des dents. *Ceux qui regardent par les ouvertures passent dans l'obscurité* : il s'agit des yeux et donc de l'affaiblissement de la vue. Dans *les deux battants qui se ferment sur la rue* on peut voir les oreilles et il s'agit alors de la perte de l'ouïe ; de même, *le bruit de la meule qui baisse* peut faire allusion à l'affaiblissement de l'ouïe. Certains voient encore dans *le bruit de la meule* une référence au son que produit normalement la mastication et qui ne se fait plus entendre lorsque les dents manquent.

Une autre lecture, plus littérale, peut aussi rendre compte du texte. Les versets 3-4 peuvent présenter les personnes âgées dans leur maison et face à leurs tâches domestiques courantes. *Ceux qui gardent la maison*, c'est-à-dire les hommes qui veillent sur la maison et l'entretiennent, *se mettent à trembler et les hommes forts se courbent* : ceux qui ont été vigoureux et costauds perdent de leurs forces, leur robustesse les abandonne, leurs gestes deviennent mal assurés, maladroits et donc leur capacité à entretenir et à protéger la maison s'amenuise. *Les broyeuses cessent parce qu'elles sont devenues trop peu nombreuses* : peut-être est-il question ici des femmes qui abandonnent certaines de leurs activités, non seulement parce qu'elles perdent en force, mais aussi parce que les compagnes avec qui elles collaboraient pour accomplir leurs tâches disparaissent. *Celles qui regardent par les ouvertures passent dans l'obscurité* : à cause de l'affaiblissement de la vue, les femmes qui aimaient à regarder depuis chez elles ce qui se passe à l'extérieur n'y voient plus grand-chose. *Les deux battants se ferment sur la rue* : on n'ose plus sortir, ou on en a plus l'énergie, ou le désir. On cesse ainsi de participer à la vie sociale, on ne sait plus ce qui se passe au dehors. Avec le désœuvrement, la solitude est souvent le lot de bien des personnes âgées. *Le bruit de la meule baisse* : il pourrait s'agir ici des activités de la femme. Celle-ci a moins d'énergie pour se livrer aux tâches qui faisaient autrefois son lot habituel, elle les accomplit bien moins souvent, les besoins de la maison sont d'ailleurs bien moindres qu'autrefois ; elle doit même cesser certaines de ces activités.

*On se lève au chant de l'oiseau* : on peut comprendre que le vieillard a le sommeil tellement léger que le moindre bruit le réveille et qu'il ne peut plus ensuite se rendormir. Ou bien on peut comprendre qu'on se réveille tôt le matin, dès l'aube, et donc qu'on dort peu. Le vieillard rencontre alors ce paradoxe : c'est dans cette période de la vie où il dort le moins qu'il a le moins la possibilité d'occuper son temps. *Toutes les chanteuses faiblissent* : il pourrait être question de la perte de la capacité de chanter, ou bien de l'affaiblissement de l'ouïe qui ne permet plus d'entendre et d'apprécier le chant des chanteuses, ou encore de la fatigue qui fait qu'on ne le supporte plus. Ainsi le vieux Barzillai, que David voulait inviter à sa cour, lui faisait remarquer qu'il ne pouvait plus entendre la voix des chanteurs et des chanteuses (2 S 19.36). Ou encore, les chanteuses doivent baisser la voix pour ne pas déranger le vieillard qui n'apprécie plus leurs chants et même ne supporte plus le bruit autour de lui.

**12.5.** *On craint les hauteurs* : les montées deviennent pénibles, périlleuses, car on manque de souffle et de force. Le moindre raidillon paraît une montagne. *On a des frayeurs en chemin* parce qu'on entend et qu'on voit moins bien, parce qu'on est moins assuré, qu'on réagit lentement aux circonstances imprévues. Il est donc plus difficile d'éviter les obstacles ou les dangers, on est davantage gêné par les inégalités du chemin, les risques de faux pas et de chutes sont accrus. Comme on est plus fragile, une chute cause plus facilement des blessures ou des fractures. En outre, on est sans réelle défense contre un éventuel agresseur. On se trouve donc à tous points de vue vulnérable.

*L'amandier fleurit* le premier parmi les arbres, à la fin de l'hiver ou au début du printemps. Avant de tomber, ses fleurs deviennent très blanches et le recouvrent tout entier. On discerne généralement ici une allusion aux cheveux argentés ou blancs du vieillard. *La sauterelle devient lourde* : c'est une allusion, soit au fait que le moindre fardeau devient trop lourd pour le vieillard, soit plutôt à sa démarche lente, pataude, pénible. *La chèvre perd son goût* : le palais ne se laisse plus stimuler par les aliments, même ceux qui ont un goût fort. Peut-être aussi peut-on penser à la perte de l'appétit.

*L'homme s'en va ainsi vers la demeure qui l'attend dans les ténèbres* : cette remarque évoque l'acheminement vers la mort comme un processus progressif mais inexorable. *Les pleureuses parcourent les rues* : soit il faut y voir le signe de la mort

prochaine pour laquelle les pleureuses se préparent, soit c'est une manière de dire que la tristesse s'installe chez l'homme qui sent la mort venir.

**12.6-7.** Le troisième *avant que* introduit justement le thème de la mort, aux versets 6-7. C'est d'abord l'instant fatidique évoqué délicatement à l'aide de quatre images (12.6). La mort est présentée comme une rupture, une cassure. *Avant que le fil d'argent se rompe et que la coupe d'or se brise*. Le *fil* ou la *chaînette en argent* et la *coupe en or* servent à évoquer quelque chose de précieux, ici la vie. Malgré tout ce qu'elle a d'insatisfaisant, et de douloureux, la vie demeure un bien précieux pour l'homme. La *jarre* était un ustensile d'une grande utilité pour la vie courante. La *poulie* qui servait sans doute à puiser l'eau de la citerne est un instrument solide, capable de supporter du poids. Ces deux objets évoquent ainsi deux autres caractéristiques de la vie : elle est utile et permet de réaliser des choses importantes, qui comptent dans une certaine mesure. L'eau sert par ailleurs d'image à la vie. Le brisement de la jarre et de la poulie évoquerait-il alors l'incapacité à puiser l'eau de la vie, et donc la perte de la vie et l'incapacité à la retrouver ?

Cette description de la vieillesse, puis de la mort, à la fin du discours produit son effet. Elle va déboucher sur la thèse que l'Ecclésiaste a posée au début de son livre (v. 8). Pour ceux qui atteignent un âge avancé, le caractère dérisoire et misérable de la condition humaine peut se porter à son paroxysme. Vivre longtemps était considéré comme une bénédiction au temps de l'Ancien Testament. Mais à quoi aboutit cette longue vie ? Les hommes qui ont été les plus vaillants guerriers ou les plus robustes travailleurs, ou les femmes qui ont été les plus actives deviennent impotents et sont la proie d'infirmités diverses ; ceux qui ont été les penseurs les plus brillants perdent leurs facultés ; les plus grands chefs ou meneurs d'hommes deviennent dépendants. On pense à David, qui avait été un valeureux guerrier, un chef de guerre respecté, un habile stratège, puis un roi puissant, fin politique, mais qui finit sa vie bien diminué, sans plus se rendre compte de ce qui se passe dans son royaume, sans vraiment contrôler les choses, dépendant de ses proches pour que ses décisions ne soient pas outrepassées (1 R 1). Hormis la mort, qu'est-ce qui, plus que la décrépitude de la vieillesse, donne à la condition humaine son caractère dérisoire et misérable ? Qu'est-ce qui peut faire sentir à l'homme sa petitesse, sa faiblesse, l'insoutenable légèreté de son être, sinon ce retour, après l'âge mûr, après le temps d'une pleine possession de forces, de moyens, de capacités, d'expérience, à une condition qui ressemble à certains égards à celle du petit enfant ? Et la vie aboutit finalement à la mort. L'Ecclésiaste a déclaré précédemment que Dieu a tordu bien des choses (7.13), et c'est en conséquence de l'entrée du péché dans le monde, pour que l'homme apprenne à le craindre (3.14). Par la dégénérescence dans laquelle il donne aux humains de terminer leur parcours terrestre, il démontre aux plus vigoureux, aux plus forts, aux plus intellectuellement brillants, aux plus indépendants, qu'ils ne sont finalement rien sans lui.

**12.7.** L'Ecclésiaste considère ensuite ce qu'il advient de l'être humain lorsqu'il passe par la mort. Il fait évidemment écho ici au livre de la Genèse qui soulignait d'ailleurs que le retour à la poussière est la conséquence de l'entrée du péché dans le monde.

Ce verset contient une affirmation importante dans le cadre de l'enseignement biblique général. Il affirme une subsistance de l'être humain au-delà de la mort. Cela n'aurait pas de sens autrement de dire que l'esprit retourne à Dieu. L'esprit humain est le siège de la conscience, de l'intelligence, de l'ensemble des facultés mentales, de la volonté et des émotions. Cet esprit subsiste au-delà de la mort. L'être humain connaît donc alors une forme d'existence consciente. D'autres textes bibliques enseignent la même chose. Je ne vais pas développer ce point ici mais je me contenterai de deux remarques.

Premièrement, notez la référence à Dieu en 12.1 et à la fin en 12.7. Dieu est le Créateur, c'est Dieu qui a donné l'esprit à l'homme : c'est lui qui donne la vie, qui la

maintient en existence. L'esprit humain retourne à Dieu. Dieu est souverain sur notre mort et sur ce qui se produit au-delà. Dieu est souverain sur la vie, sur la mort, sur l'au-delà de la mort, Dieu est souverain sur notre vie terrestre et sur notre existence au-delà, Dieu est souverain sur notre existence du début jusqu'en l'éternité.

La deuxième remarque découle de la première. Dans le cadre du livre de l'Ecclésiaste, la subsistance de l'esprit humain s'accompagne de l'idée que nous devons comparaître en jugement devant Dieu pour la manière dont nous aurons vécu : 12.9,13-14. Ce n'est pas une idée très populaire pour notre société moderne et les gens qui entendent mener leur vie à leur guise en décidant eux-mêmes de ce qui est bien ou mal, selon leur propre pensée ou leurs propres désirs. Mais c'est une réalité. Et le juge sera Dieu et ses critères à lui, pas les nôtres. Dieu nous demandera des comptes de ce que nous aurons fait de notre vie, parce qu'il est le Créateur, celui qui nous a donné notre vie, le souverain sur toute notre existence, de son début jusqu'en l'éternité.

Mais les exhortations du début restent. Croque la vie à pleines dents. C'est bien à cela que doit nous conduire la perspective de la vieillesse et de la mort.

Une telle exhortation dans la Bible à profiter de la vie, à nous donner du bon temps, à nous faire plaisir, à aller vers ce que l'on désire, pourrait paraître étonnante. Mais c'est bien conforme à l'enseignement biblique général. La Genèse enseignait déjà que Dieu a placé l'homme au sein de sa création en lui ordonnant de manger de tous les arbres du jardin sauf un seul, c'est-à-dire de jouir et de mettre à profit tous les biens qu'il avait disposés dans sa création, tout en tenant compte de Dieu. C'est parce que l'homme n'a pas su jouir pleinement de tous ces arbres qui étaient à sa disposition et qu'il a convoité l'autre, l'arbre interdit, que la condition humaine est ce qu'elle est aujourd'hui. Mais dans sa grâce, Dieu permet encore aux hommes, et je dirai même qu'il ordonne aux croyants de jouir et de mettre à profit les biens qu'il a disposés dans sa création, pour autant que cela est encore possible – car cette possibilité est maintenant bien amoindrie. Quand l'Ecclésiaste dit « il n'y a de bon pour l'homme que », il fait écho au « bon » prononcé par Dieu à l'origine sur sa création. Ce « bon » qui subsiste encore est un résidu du bon originel.

Il reste donc quelque chose de cette bonté créée, même si elle a été bien abîmée par le péché, et si cette grâce est là, c'est en vertu de la croix. Car si le monde continue à tourner, et si l'humanité continue à vivre malgré le péché et malgré tout ce que la condition humaine a de « dérisoire », c'est bien parce que le monde et l'humanité ont été rachetés par Christ. Et au fond, cette petite jouissance présente, résidu de la jouissance donnée à l'homme à l'origine est, pour le croyant, une anticipation des biens dont il jouira dans l'au-delà, lorsque la terre, lorsque son corps auront été faits nouveaux, lorsque la condition humaine donc aura été faite totalement nouvelle, lorsque tout ce qu'elle a de misérable en aura disparu (Rm 8), donc lorsqu'il y aura du nouveau sous le soleil, et que le soleil sera lui-même nouveau. Or ce nouveau, il a déjà commencé à naître (2 Co 5.17) et c'est une raison supplémentaire pour le croyant d'obéir aux impératifs de bonheur du Qohéleth.

Déjà sous l'ancienne alliance, le Seigneur propose au peuple libéré de l'esclavage de jouir de la terre promise et de ses biens, et de se réjouir dans la présence divine lors de l'offrande des sacrifices de communion ou des dîmes. Jésus mange plutôt que de jeûner. Son premier miracle vise à empêcher qu'une fête de noces soit interrompue et gâchée par manque de vin. Jésus défend le petit plaisir de ses disciples qui ont cueilli quelques épis le jour du Sabbat, il va jusqu'à déclarer pur tout aliment (Mc 7) et Paul le suit en mettant en garde contre l'ascétisme (Col 2.16ss ; 1 Tm 4.3s ; Tt 1.15), ou en exhortant les croyants à manger et boire en rendant grâces à Dieu (1 Co 9.4 ; 10.31).

Profiter de ce que la vie apporte de bon, entreprendre des activités qui nous plaisent

mais dans la soumission à la volonté de Dieu et en mettant Dieu en premier dans notre vie.

Par contre, si nous faisons de la jouissance des biens de ce monde notre seul but dans la vie, alors nous refaisons comme Adam : nous mettons les biens créés à la place du Créateur, nous nous remettons à convoiter le fruit défendu ; nous négligeons de tenir compte de notre Créateur. En fait, l'Ecclésiaste insiste tout au long de son discours sur le fait que le bonheur est un don de Dieu. Ce n'est donc pas quelque chose pour lequel on peut vivre, quelque chose qu'on peut prendre pour but. Ce serait une illusion, et conduirait à la déception. Car nous ne pouvons pas nous-mêmes faire notre bonheur, nous pouvons encore moins le mériter. C'est quelque chose que nous ne pouvons que recevoir de Dieu quand Dieu l'envoie, et s'il l'envoie. Nous ne pouvons qu'en jouir quand il est là.

Les bonnes choses de la vie sont comme une compensation que Dieu donne dans la condition humaine, au milieu des vicissitudes et des maux qu'elle comporte. Ces dons de Dieu manifestent la volonté de Dieu de faire du bien à l'homme (Ac 14.17) et ils témoignent de sa volonté de sauver. Ils annoncent l'œuvre de celui qui a pris notre condition humaine, avec tout ce qu'elle a de décevant et de frustrant (« il est venu dans une condition semblable à celle de l'homme pécheur », Rm 8.3), pour nous en délivrer. Cette œuvre de Christ donne une autre dimension à la vie dont l'Ecclésiaste ne parle pas. Avec Christ, la vie devient fructueuse, et les activités du croyant accomplies dans la soumission à Dieu deviennent utiles, fructueuses, malgré la perspective de la fin de vie, car Dieu s'en sert pour réaliser son œuvre dans un monde corrompu, dans lequel tout est tordu, et il nous donne l'espérance de la vie éternelle, au-delà de notre existence actuelle. C'est là une raison de plus pour croquer la vie à pleines dents, pour jouir de tout ce que la vie apporte de bon, pour entreprendre des activités bonnes et utiles, en fonction de nos possibilités, et en vivant notre vie avec et pour notre Créateur.